

que desséché, y tenait encore. Le vieil invalide trouvait dans son gendre la continuation de ses nombreux services; Fanny croyait faire un songe; et la pauvre moissonneuse, pleurant de joie et lui baisant les mains, répétait sans cesse: «*Dieu ne permet jamais qu'une bonne action soit sans récompense.*»

---

### LE CABRIOLET VERSÉ.

---

Monsieur Valstein, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, chargé des travaux extérieurs de la ville de Paris, parcourait souvent tous ses environs dans un cabriolet élégant et commode. Il s'arrêtait toujours dans les maisons les plus considérables, où il était accueilli avec les égards dus à ses talens, au rang distingué qu'il occupait, et surtout à l'amabilité de son caractère.

Veuf depuis long-temps, il n'avait qu'une fille nommée Herminie, qui entrait à peine dans

dans son adolescence. Ne pouvant lui-même diriger l'éducation de cette fille chérie, l'espoir et le charme de sa vieillesse, il l'avait mise dans une pension très-renommée, située au milieu du faubourg Montmartre. Lorsque ses courses le menaient de ce côté, quelquefois il prenait Herminie avec lui, et la conduisait dans telle ou telle habitation, où elle était sûre de passer la plus agréable journée.

Un jour M. Valstein essayait un cabriolet neuf qu'il venait d'acheter; sa forme en gondole, ses ressorts dorés et la riche peinture qui le décorait, tout cela devait, selon lui, flatter le petit orgueil d'Herminie, qui souvent altérait le charme des plus aimables qualités, par un amour-propre excessif et la fierté la plus ridicule. Il fut donc prendre la jeune personne à sa pension, pour la mener avec lui, à une terre située au-dessus de Saint-Denis, près d'un riche village. C'était la fête patronale, et le soir même devait avoir lieu un bal champêtre, auquel assistaient ordinairement la plupart des dames les plus riches et les plus élégantes de tous les environs.

Her.



Herminie avait en conséquence mis ce qu'elle avait de plus recherché. Une robe de tricot de Berlin, sur une jupe de marceline blanche et garnie d'une ruche de tulle, une ceinture de satin blanc, ornée d'une agraffe d'or, un collier de corail, un chapeau de paille d'Italie, embelli d'une guirlande de bluets, un petit schall de cachemire blanc, bordé de boutons de roses, et la chaussure la plus fraîche : telle était la toilette de la jeune Herminie, à qui l'on voit, d'après ce détail, que son père prodiguait tout ce qui pouvait flatter sa vanité.

Un jeune jockey bien galonné, un cheval vigoureux et d'une superbe allure, répondaient à l'élégance du cabriolet. Herminie n'avait été de sa vie plus satisfaite ni plus heureuse. On était à l'équinoxe d'automne; le temps, à cette époque, est presque toujours variable; et, ce jour-là, des nuages épais qui couvraient l'horizon, semblaient annoncer quelque orage. En effet, M. Valstein et sa fille ne furent pas plutôt sortis des barrières de Paris, que plusieurs coups de tonnerre se firent enten-

entendre, et furent suivis d'une pluie abondante, mais de peu de durée; elle acheva de couvrir de boue tous les chemins déjà gâtés par le mauvais temps de la veille, et qui même avait duré une partie de la nuit.

Herminie, tapie au fond du cabriolet, se couvrit les genoux avec la redingotte de son père, et prit la plus grande précaution pour que sa toilette ne fût aucunement endommagée; mais ce qui l'avait en secret contrariée, c'est que M. Valstein avait fait monter entre eux deux le charmant petit jockey qui, vêtu légèrement, eût été transpercé, et qui malheureusement, quelques précautions qu'il pût prendre, avait un peu pressé la jeune personne, dont la plus grande crainte était de chiffonner sa jolie robe de tricot de Berlin, et d'en altérer la fraîcheur.

Quand ils furent à peu près au milieu de l'immense plaine de St.-Denis, ils rencontrèrent un pauvre vieux marchand de légumes des environs, qui retournait à sa chaumière, dans une petite charrette attelée de trois ânes

en



en arbalète, lesquels marchant lentement et paraissant accablés de fatigue, occupaient le milieu du pavé, et regagnaient le hameau d'où ils venaient chaque matin apporter à la Halle des légumes de toute espèce. Au moment où l'élégant cabriolet de M. Valstein approcha de cet humble et grotesque équipage, le bon vieillard voulant se ranger pour le laisser passer, fit quitter à l'une de ses roues le pavé qui se trouvait resserré dans cet endroit. Cette roue tombant précipitamment dans une ornière très-profonde, fit verser la petite voiture, ce qui jeta sur le côté un des ânes que son maître crut blessé, et qu'il s'empressait de soulager en essayant de soulever sa charrette; mais le pauvre vieux marchand était lui-même tellement fatigué, qu'il n'en avait pas la force.

M. Valstein, qui avait fait arrêter son cabriolet, aux cris que poussait le vieillard, mit aussitôt pied à terre, et s'empressa de l'aider à remettre d'aplomb sa petite voiture. Pour y parvenir, il crotta ses mains, son habit, ses  
chaussu.

chaussures; mais emporté par le plaisir de secourir ce pauvre diable, il ne s'en aperçut qu'en remontant dans son cabriolet. — « Comme te voilà fait! lui dit Herminie avec surprise et dédain; ne m'approche donc pas; tu vas gâter ma robe. — Que veux-tu? lui répondit M. Valstein, ce pauvre vieux bonhomme ne s'était précipité dans l'ornière, que pour nous laisser un libre passage: il était bien juste que je l'aidasse à mon tour; tu sais d'ailleurs que jamais je n'ai pu résister à la voix ni à l'aspect d'un être souffrant..... »

Herminie, peu convaincue par cette réponse, ne cessait de reprocher à son père son excès de bonté, et de lui faire observer qu'il n'était pas décent de se présenter de la sorte dans la brillante société où ils étaient attendus. Enfin, elle fit tant d'amères plaisanteries à M. Valstein, sur la manière dont il s'était crotté, que celui-ci comprit facilement ce qui dictait à sa fille tout ce qu'elle lui disait à cet égard.

Il lui fit d'abord sentir, avec adresse et douceur, son ridicule et son injustice; leur

con-



conversation s'animait sur ce sujet, et déjà ils n'étaient plus qu'à une demi-lieue de St.-Denis, lorsque tout à coup l'essieu du brillant cabriolet se rompt, et les voilà tous les deux versés à leur tour sur le milieu de la route. Herminie crut d'abord que c'était fait d'elle. « Je suis morte ! s'écriait-elle avec force ; oui, je suis morte... » Son père, effrayé par cette douloureuse exclamation, se convainquit bientôt que la peur seule avait frappé l'imagination de sa fille, et qu'elle n'avait pas le moindre mal. « Oui, je suis morte, répétait encore plus fortement Herminie. — Eh bien, ne crie donc pas si fort, lui disait en riant M. Valstein ; quand on est morte, on ne pleure pas, et l'on ne dit rien... » Il s'occupa avec son jeune jockey qui s'était lestement esquivé dans la chute, à relever son cabriolet, à l'aide de plusieurs personnes qui, en ce moment, passaient sur la route. Herminie, revenue de sa frayeur, était restée à sa place, et commençait à se remettre un peu. Ce qui surtout la consolait, c'est que, grâce à la prévoyance de son père, qui l'avait prise dans

ses bras au moment où ils versaient, elle n'était aucunement carottée; seulement sa belle robe était un peu chiffonnée, et les bleuets qui ornaient son joli chapeau d'Italie, avaient perdu quelque chose de leur pose élégante.

M. Valstein lui annonça qu'ils ne pouvaient plus rester dans le cabriolet, sans craindre d'en fausser les ressorts. Il fallut en conséquence chercher un moyen de se rendre à St. Denis, et de-là à la terre où ils étaient attendus.

On voyait bien passer à chaque instant, sur la route, de ces petites voitures qui vont et viennent sans cesse de Paris à Saint Denis; mais comme c'était un dimanche toutes se trouvaient remplies. On fut donc contraint d'attendre, et cependant le temps s'écoulait; il était près de quatre heures.

Pendant qu'on cherchait les moyens de sortir d'embaras, le pauvre vieux marchand de légumes vint à passer à son tour. En apercevant M. Valstein encore tout crotté du service qu'il lui avait rendu une demi-lieue plus



plus loin, il fait arrêter ses trois ânes, descend précipitamment de sa petite charrette, et s'empresse d'offrir à son tour ses services. — «Que vous est-il donc arrivé, mon cher bon monsieur? — J'ai versé comme vous, mon brave homme, mais je ne puis relever ma voiture aussi facilement que la vôtre; l'essieu s'est brisé. — Nous ne savons comment faire, ajouta la jeune personne, pour gagner le château où nous allons. — Y a-t-il bien loin d'ici à ce château? reprit le bon vieillard. — C'est à une petite demi-lieue au-dessus de St.-Denis, répartit M. Valstein, et je crains bien que nous n'arrivions pas à l'heure du dîner, ce qui me contrarierait beaucoup; car j'aime les bons repas, et je me sens un appétit de tous les diables. — Si j'osais vous proposer, ainsi qu'à mademoiselle... — Quoi donc? lui demanda vivement Herminie. — Ma petite charrette peut contenir deux personnes, en se serrant un peu: il ne s'agit que de retourner la paille toute fraîche de ce matin, et en mettant sur la petite banquettes de bois la redingotte de Monsieur... — J'accepte,

cepte, brave homme, répondit aussitôt M. Valstein. Ma fille, dit-il à Herminie avec intention, n'es-tu pas, comme moi, touchée de l'offre de ce bon vieillard? — Sans doute, répondit-elle en balbutiant: *cela vaut toujours mieux que rien*; et au risque d'être un peu cahotée, je pourrai du moins arriver sans que ma toilette soit endommagée . . . .» A ces mots, qui ne répondaient pas tout-à-fait à la reconnaissance qu'éprouvait M. Valstein, le vieux marchand fit avancer sa petite voiture du côté où la jeune demoiselle était restée dans le cabriolet, et passant de l'un dans l'autre avec la plus grande précaution, elle se trouva saine et sauve sur la banquette de la petite charrette aux légumes. Son père s'y mit auprès d'elle. Le jeune jockey eut ordre de conduire à Saint-Denis le beau cabriolet, au simple pas du cheval, afin de le faire mettre en état de retourner le soir à Paris. Le bon vieillard conduisit à pied son grotesque attelage; et au bout d'une demi-heure, Herminie et son père firent, dans Saint-Denis, une entrée triomphale que remarquait en  
riant



riant chaque personne qui passait : tout le monde se mettait aux fenêtres pour considérer cette singulière caravane. M. Valstein en riait aux éclats ; mais Herminie, les yeux baissés et se mordant les lèvres, répétait à chaque instant qu'il était bien désagréable de servir ainsi de risée à toute une petite ville. — « Que t'importe ? lui répondait son père, toujours en riant et avec intention : tu ne seras pas crottée ; et comme tu le disais toi même tout à l'heure : *cela vaut toujours mieux que rien* »

En passant sur la place de St.-Denis, Herminie sollicita M. Valstein de prendre une des petites voitures qui s'y trouvent ordinairement, et de laisser là le char triomphal du marchand de légumes. « Nous serons plus commodément, disait elle ; nous arriverons plus vite et surtout plus décemment à la brillante réunion où tu me conduis. — Oh non ! ma fille, lui répondit M. Valstein, ce serait mortifier cet excellent homme qui nous a tirés d'embarras si officieusement ; qui, depuis une demi-lieue, s'est mis pour nous dans la boue,

et

et s'est détourné de son chemin. J'entends qu'il nous conduise ainsi jusqu'à notre destination....» Ces dernières paroles furent un coup de poignard pour Herminie qui persistait toujours dans son opinion.

Pendant ces débats, la petite charrette roulait tout doucement, et nos voyageurs, après avoir traversé St.-Denis, arrivèrent bientôt à l'entrée de l'avenue qui conduisait au château où ils allaient.

Herminie proposa de nouveau à son père de descendre, et de parcourir à pied cette avenue, dont le sol séché par les rayons du soleil, qui dardaient depuis quelque temps, n'offrait aucun risque pour sa toilette. « Non, non, lui dit encore M. Valstein, notre équipage m'est devenu trop cher, pour que je n'en donne pas une représentation à la nombreuse société qui nous attend.»

Les trois ânes en arbalète arrivèrent donc dans la première cour du château, traversèrent la seconde, et pénétrèrent enfin jusques aux marches du vestibule, après avoir défilé  
devant



devant les croisées du salon. A la vue de ce grotesque équipage, chacun partit d'un éclat de rire, et courut au-devant de la belle Herminie qui, pourpre de dépit et de honte, descendit de son char empaillé, aux acclamations et aux ris inextinguibles de toutes les personnes réunies autour d'elle.

M. Valstein, en lui donnant la main avec une cérémonie et une dignité qui ajoutaient encore au comique de la situation, raconta ce qui s'était passé. Tout le monde admira l'obligeance, la bonté du vieux marchand de légumes. M. Valstein chargea Herminie de lui remettre un louis, pour le récompenser de ce qu'il l'avait empêchée de crotter sa toilette si recherchée, et lui dit en l'embrassant: « Pardonne-moi cette leçon, ma fille. Souviens-toi qu'on ne doit jamais rougir d'un bienfait, quelle que soit la main qui le dispense, et rappelle-toi ce que dit à ce sujet le bon *La Fontaine* dans une de ses fables:

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.